Oublier, c'est trahir — Se souvenir, c'est servir

69e Année. — N° 6. — Le numéro : 15 centimes — DIMANCHE 6 JANVIER 1924.

MARGARINE ERA — era — AUX FRUITS D'ORIENT COMME DU BEURRE

Journal de Roubaix

DIRECTRICE: MADAME VEUVE ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS { Nord et limitrophes..... 3 mois, 12.00 ; 6 mois, 22.00 ; 1 an, 45.00 — France et Belgique..... » 13.00 ; » 25.00 ; » 48.00 — Union postale..... » 22.00 ; » 43.00 ; » 82.00

REDACTION - ANNONCES ABONNEMENTS { ROUBAIX : 71, Grande-Rue. Tél. 84 et 1986. Inter. 1190. TOURCOING : 33, rue Carnot. Téléph. 37. Chèques postaux 87 Lille.

MARGARINE ERA — era — AUX FRUITS D'ORIENT COMME DU BEURRE

CHRONIQUE

ENTRE DEUX AGES

Orpha et Zulmé achevaient de manger de la confiture de roses. La jeune fille était allée faire visite à cette dernière avant de se rendre, toutes deux ensemble, à la réception du pacha. Zulmé, qui l'avait longtemps regardée avec attention, lui dit :

— Tu semblais préoccupée, Orpha.

— On ne peut rien cacher à tes yeux perspicaces, lui répondit la jeune fille. Oui, je suis préoccupée et mon intention était de te confier l'objet de mon souci. Tu m'as prévenue. J'aurais grand besoin de tes conseils, Zulmé. J'ai toute confiance en ton expérience, car tu es de bon conseil.

— Hélas! ma Zulmée, l'aile, mon enfant... Ouvre-moi ton cœur...

— C'est, en effet, de mon cœur qu'il s'agit... Deux hommes m'ont expriimé le désir de me prendre pour femme...

— Cela prouve qu'ils sont, chacun, également épris de toi... Comme tu es vraiment éprise également éprise des deux à la fois, il doit être facile de faire un choix entre eux...

— Pas et facile que ça... Je ne puis parvenir à me décider...

— Si tu es incapable de te prononcer, alors que tu les connais, comment pourrais-je te donner un conseil, moi qui ne les connais pas?...

— Nous les verrons l'un et l'autre à la réception du pacha... Tu aurais donc l'occasion de les examiner et de m'exprimer ton sentiment...

— Examen bien superficiel à ce dont la responsabilité me trouble...

— Du moment que je suis hésitante, c'est que je les considère tous les deux comme dignes de moi... Il ne s'agit donc que de faire pencher légèrement la balance pour l'un ou pour l'autre... Ta responsabilité sera donc minime...

— Elle n'en sera pas moins effective... Mais j'ai trop d'affection pour toi, mon enfant, pour te refuser le service que tu me demandes...

— Je te rends grâces, Zulmé.

* *

Elles assujettirent leur voile sous la tiene de leurs yeux et se rendirent au palais du pacha.

Ali-Falzar, pacha de la ville, était assis dans un fauteuil doré placé sur une estrade, à l'extrémité de la grande salle des fêtes. C'était un homme d'apparence robuste, bien qu'il eût dépassé les limites extrêmes de la maturité. Une barbe soyeuse et grise encadrait son visage à peine ridé, aux traits nobles et doux, éclairé par des yeux au regard supérieur et caressant. Ses mains étaient soignées et d'un dessin impeccable, ses gestes harmonieux et empreints d'un charme auguste.

Les invités à la réception passaient à tour de rôle devant l'estrade et baisaient la main droite d'Ali-Falzar. Zulmé et Orpha, quand leur tour fut arrivé, accomplirent cette formalité. Après quoi, Orpha dit à Zulmé, en désignant le pacha :

— Voici l'un des deux hommes qui désirent me prendre pour femme...

— Ce serait un grand honneur pour toi, répondit Zulmé, de devenir épouse d'Ali-Falzar... Mais ne crains-tu point de t'engager dans une pareille union?... Il a plus du double de ton âge...

— Oh! je le sais bien, répliqua Orpha... Mais il est beau tout de même, et il a l'air très gentil...

— Cela est vrai, et je comprends qu'il ait tant impression sur une fille jeune comme tu l'es... Peux-tu me montrer ton autre soupirant?...

— Le voici...

Orpha lui désigna Yakoub, commandant en chef de la garde d'élite. C'était un grand gaillard, paraissant à peine la trentaine, aux yeux dilatants et passionnés, au visage énergique, au front rétu, qui tenait un long sabre terriblement brandi. Zulmé s'écria impulsivement :

— Oh! il est superbe!...

— N'est-ce pas? fit Orpha, flattée d'être recherchée par un si bel officier.

— Superbe! répéta Zulmé avec une conviction sincère.

— Alors, reprit Orpha, il me semble que la cause est entendue... Si je m'en rapporte à ton appréciation spontanée, c'est Yakoub que je dois épouser...

— Je ne dis pas cela, dit Zulmé, soudain pensive...

— Aurais-tu quelque chose à lui reprocher maintenant?...

— Peut-être... Il est bien jeune!...

— Justement... Nos âges sont assortis... Ne viens-tu pas de me dire qu'Ali-Falzar est trop âgé pour moi?...

— Oui... Mais je n'avais pas encore vu ce garçon... Cela change tout... Et je me demande si tu serais heureuse avec lui...

— Il me dit qu'il m'adore...

— Oh! bien sûr!... On n'a que ça à la bouche à cet âge-là... Il doit être brutal...

— Tu crois?...

— Je connais la vie... Et, voyons, Ali-Falzar t'a-t-il déclaré, lui aussi, qu'il t'adore?..

— Oh! non... Il a du calme et tant de tact!... Mais il m'a dit des choses charmantes, qui m'ont doucement caressé le cœur... Il ne me parlait pas de lui... Il ne me parlait que de moi... Son unique objectif serait de m'entourer d'une affection qui finit par me rendre heureuse...

— Oui, oui, c'est bien cela. Ecoute-moi, mon enfant... Et puisque tu t'es remise à mon expérience, laisse-la te guider... Un homme trop jeune ne saurait aimer comme il faut une femme trop jeune... Et il ne saurait trouver, chez une épouse trop neuve, l'amour qui sait donner pour retenir... Ah! vois-tu, pour les cœurs innocents, les hommes d'un certain âge ont des qualités inappréciables... Ils connaissent les femmes et comment il faut leur parler et se comporter avec elles... Ils sont les plus doux, les plus aimants, et très souvent les plus aimables des maris... Si tu m'en crois, Orpha, tu entreras dans la maison d'Ali-Falzar.

* *

Orpha baissa la tête et réfléchit. Puis elle dit à Zulmé :

— Et si je fais comme tu me dis, que deviendra Yakoub?..

— Il ne sera point embarrassé, tourné comme il est... Ce qu'il lui faudrait, ce qu'il lui faut, c'est une femme ayant assez vécu pour avoir sur lui un heureux ascendant... Ne t'ai-je point dit tout à l'heure que l'amour vrai est celui qui réchauffe de sa maturité un cœur encore un peu vert?...

— Je n'ai certes pas ton expérience, Zulmé, dit Orpha... Mais je crois avoir quelques intuitions... Et il me semble que, si une jeune femme peut, à la rigueur s'accommoder de l'amour d'un homme d'un certain âge, un jeune homme supporterait plus malaisément l'amour d'une femme qui...

— Je suis trois fois veuve, interrompit assez aigrement Zulmé; mais si j'ajoute foi à ce que beaucoup de personnes impartiales me disent...

— Oh! c'était de toi que tu parlais! s'écria Orpha... Je te demande bien pardon, ma bonne Zulmé!... Alors, tu serais encline à te marier encore une fois?...

— Pourquoi pas?...

— Alors, c'est décidé... J'épouserai Yakoub, et tu épouseras Ali-Falzar.

— Comme tu arranges cela!... Le pacha ne voudrait, sans doute, pas de moi pour femme, plus que n'en voudrait, hélas! Yakoub...

— Cela me regarde... Le pacha t'épousera, si je mets dans ma tête qu'il t'épouse... Il a sûrement besoin, dans son palais, d'une personne comme toi...

— Mais il te regrettera!... Et je ne suis pas sûre, de mon côté, de ne pas penser un peu trop à Yakoub... Nous serons peut-être très malheureux tous les quatre...

— Si cela est, il nous sera facile de le constater, Zulmé, puisque nous aurons, — et ça, je le veux, — d'instructives occasions de nous voir, et le plus souvent possible.

— Oh! petite Orpha! innocente Orpha! murmura Zulmé, que reste-t-il de toute mon expérience?... Je trouve ta candeur effrayante!...

— Ne t'en fais, ma chérie, répondit Orpha... N'avons-nous pas l'heureux privilège de vivre en Orient?...

ADRIEN VELY.

BILLET PARISIEN

France et Belgique sont d'accord

(D'UN RÉDACTEUR SPÉCIAL)

Paris, 5 janvier. (Minuit).

Le projet de réponse du gouvernement français à l'Allemagne au sujet du statut des territoires occupés, est parvenu aujourd'hui à Bruxelles, avant de faire connaître leur décision, les deux gouvernements veulent en effet se concerter et échanger leurs observations. Cette conversation sera animée, comme à l'habitude, de l'esprit le plus cordial. D'ailleurs, les points de vue respectifs de la France et de la Belgique sont si rapprochés qu'à défaut d'une réponse commune, elles remettront à l'Allemagne des documents identiques, sinon dans la lettre, du moins dans l'esprit.

Cette conformité de vues entre Paris et Bruxelles réalise à leur juste valeur, c'est-à-dire à presque rien, les bruits qui tendent à faire croire que la Belgique est en train de s'éloigner de la France pour chercher dans d'autres pays alliés, le pivot de sa politique extérieure. Il est bien certain que la Belgique est passionnément éprise de son indépendance. Il lui répugnerait de laisser croire qu'elle se trouve dans un état de vassalité à l'égard d'une nation quelconque, même de la France avec laquelle elle a pu, une fois, faire une campagne. Sur ce point, l'opinion belge est si chatouilleuse qu'il ne faut pas s'étonner que le gouvernement de Bruxelles manifeste une liberté d'action qu'il se plaît à accentuer parfois plus qu'il n'est nécessaire, toujours dans le souci d'affirmer une parcelle de son indépendance.

Pour être tout à fait franc, il y a lieu d'ajouter que la Belgique, tout en partageant le souci de la France, entend rester en bons termes avec l'Angleterre. Elle juge que l'œuvre de restauration de l'Europe ne peut être assise sur la base d'une solide entente franco-anglaise; cette entente ne saurait-elle jamais une occasion de rapprocher les deux grands pays. Mais cette tâche de conciliation va devenir bien difficile si, comme tout porte à le croire, le travaillisme s'installe au pouvoir dans la personne de M. Mac Donald.

Pour en revenir à la réponse belge à l'Allemagne, elle s'inspire des principes mêmes de la réponse française : conciliation aussi loin que le permet la politique des gages; fin de non-recevoir sur les points où cette politique serait ébranlée, par exemple pour ce qui concerne les licences d'exportation et la perception des taxes. Enfin, notons que les décisions ont été prises, tant à Bruxelles qu'à Paris, sur les avis des autorités d'occupation.

R...

LA SPÉCULATION SUR LA BAISSE DU FRANC

Une conférence financière

Paris, 5 janvier. — M. de Lasteyrie a examiné, ce matin, avec un certain nombre de personnalités du monde financier, les mesures que pourra comporter la répression de la spéculation sur la baisse du franc.

L'action de la finance allemande

La baisse actuelle du franc a été déclarée dans un congrès de banquiers allemands réunis à Francfort, le 6 novembre. Dès le 13, l'offensive partait de la bourse d'Amsterdam. La finance allemande, qui se livre à cette manœuvre d'intimidation diplomatique, est soutenue, il faut le dire, par certains groupes financiers étrangers. Les autorités françaises sont en possession de tous les documents qui prouvent cette collusion.

Aussi, partout en Allemagne, où qu'il aille, on entend affirmer par tout le monde que le franc continuera à baisser et que cette évolution est de nature à rendre la diplomatie française plus conciliante.

LA PERTE DU « DIXMUDE »

LES FUNÉRAILLES SOLENNELLES du lieutenant du Plessis de Grenédan, à Toulon

DISCOURS DU MINISTRE DE LA MARINE

Toulon, 5 janvier. — Les obsèques solennelles du lieutenant de vaisseau du Plessis de Grenédan, commandant du « Dixmude », ont eu lieu, samedi matin, à 10 heures, à Toulon, par un très beau temps, en présence d'une foule considérable.

UNE DES DERNIÈRES PHOTOS DU LIEUTENANT DU PLESSIS

Le cortège

Le cortège qui suivit le cercueil du commandant du Plessis de Grenédan, était immense. Il était formé par des délégations de marins, les entrées de dirigeables de Cuers-Pierrefeu et des centres d'aviation navale, par des compagnies de débarquement des cuirassés d'escadre du « Provence », du « Lorraine », du « Patrie » et du « Bretagne », par une compagnie de matelots du 3e dépôt des équipages de la flotte, une compagnie de marins de l'école de télégraphie sans fil, une compagnie de matelots mécaniciens et chauffeurs, les musiques de l'escadre de la Méditerranée et des équipages de la flotte, de drapeau des canonniers marins cravaté de deuil avec ses garde d'honneur, par des officiers supérieurs de l'armée de terre et de l'armée de mer, etc...

Le commandant et les troupes rendent les honneurs au cercueil. Celui-ci, précédé du clergé et des porteurs de couronnes, et recouvert d'un drapeau tricolore, était déposé sur une prolonge d'artillerie, traînée par six chevaux.

Le vice-amiral Lanxade, préfet maritime, était derrière le cercueil, où il représentait le Président de la République; puis venaient les familles en deuil, et M. Raiberti, ministre de la Marine. M. Raiberti est accompagné du vice-amiral Grasset, chef d'état-major général du ministère de la marine, du vice-amiral Dumesnil, commandant en chef l'escadre de la Méditerranée, et du vice-amiral Tatou, commandant en chef les défenses des frontières maritimes du Sud de la France, du général Meuroe, commandant le 15e corps d'armée, des généraux de l'armée coloniale Nogues et Querette, le commandant et l'équipage du dirigeable « Méditerranée », MM. Barnier, préfet du Var; Louis Gozzi, sous-préfet de Toulon; Claude, maire de Toulon; des délégations des Conseils généraux des départements du Var, des Alpes-Maritimes et des villes de la région; les contre-amiraux Brisson et de Cacqueray, commandant en second l'escadre de la Méditerranée; le contre-amiral Mottez, commandant la division des flottes de la Méditerranée; le contre-amiral Soulez, major général; S. E. M. Paul Burdese, ministre plénipotentiaire d'Italie; le colonel Rouber, représentant du prince de Monaco; le vice-amiral Bienaimé, ancien député de Paris; le vice-amiral Sugot-Duvauroux, ancien préfet maritime de Toulon, etc...

La cérémonie funèbre à Saint-Louis

Le cortège, formé de la cour de l'Horloge de l'arsenal, se rend à l'église Saint-Louis, où une grandiose cérémonie religieuse commencée à 10 h. 15, se termine à 11 h. 30.

L'église Saint-Louis, tendue de tentures noires lamées d'argent, est illuminée.

La messe est chantée par le chanoine Revel, aumônier de la marine, sous la présidence de Mgr Guillibert, évêque de Fréjus.

A l'issue de la grand'messe, Mgr Guillibert monte en chaire et prononce un panégyrique émouvant, puis l'absoute solennelle est donnée par l'évêque. La cérémonie prend fin par le chant du « Libera me ».

Le cortège se reforme ensuite et se rend à l'arsenal de terre, où les troupes forment la garde et présentent les armes.

M. Raiberti passe devant les familles des disparus du « Dixmude », puis prononce son discours.

Discours de M. Raiberti.

M. Raiberti, ministre de la Marine, dit que le cœur de la France est brisé de douleur, et que la perte du « Dixmude » et de son équipage est un deuil national. Puis il rappelle que le lieutenant de vaisseau du Plessis de Grenédan avait reçu le « Dixmude » à Meulenze, des mains d'un équipage allemand en 1920 et l'avait conduit avec un équipage français de Maubeuge à Cuers-Pierrefeu, par la voie des airs, en août 1921. Il énumère ensuite tous les raids effectués par le dirigeable.

Le 20 décembre, dans une nouvelle sortie, le « Dixmude » recommençait le voyage de Toulouse et poussait jusqu'à Ia-Salah. Une effroyable tempête le saisit en route; il n'est pas revenu. Sa perte est encore entourée de mystère.

Nous pensons que le commandant du Plessis de Grenédan a été foudroyé en plein ciel, comme si la redoutable gardienne de l'empire des airs, avait frappé l'homme assez audacieux pour tenter de la conquérir.

Avec lui ont péri ses héroïques compagnons de voyage. Leur nacelle leur fait un cercueil d'acier au fond de la mer.

L'eau, plus clémente que le ciel, a rendu à la terre le corps de leur chef; les flots l'ont porté vers au rivage ami; l'Italie lui a fait de touchantes et magnifiques funérailles.

Le lieutenant de vaisseau du Plessis de Grenédan était issu d'une longue lignée de marins; il avait une foi profonde dans son œuvre; il avait l'âme d'un saint, la foi d'un apôtre. Il est la vie et la mort d'un héros, martyr du progrès et de la science.

Le ministre rend hommage à toutes les victimes du « Dixmude », admirables exemplaires de notre race, différent par le grade et par l'âge, mais égaux dans notre douleur, dans notre admiration et notre reconnaissance et égaux dans l'immortalité de la gloire.

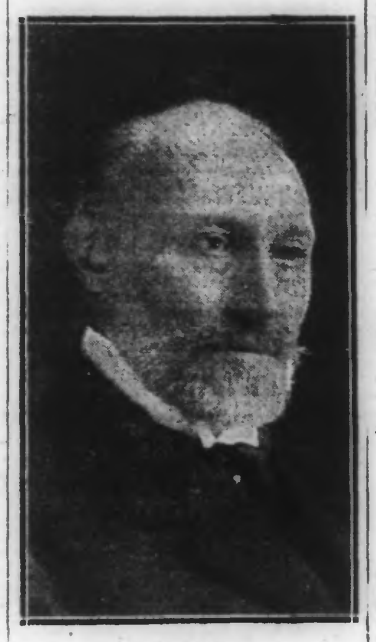
La perte du « Dixmude » est douloureuse qu'elle soit un sentiment national, n'arrêtera pas les progrès de la navigation aérienne.

Héros du « Dixmude », soyez les héros de la mer et du ciel, la mort ne pas vous vaincre; vos souvenir et votre exemple nous survolent pour guider la France à travers les éclats de la foudre et les fureurs de la tempête vers les régions sereines de la paix, du progrès et de l'avenir.

La cérémonie des obsèques a pris fin à 12 h. 45. Les troupes de terre et de mer ont ensuite défilé en ville.

A l'issue de la cérémonie, M. Raiberti et sa suite ont rejoint la préfecture maritime.

Le ministre de la Marine a quitté Toulon ce soir, à 7 h. 30, pour Paris.



M. RAIBERTI
ministre de la Marine

Mme du Plessis aux funérailles

Toulon, 5 janvier. — Mme du Plessis de Grenédan a tenu à assister à une partie de la cérémonie des obsèques, mais elle a dû se retirer après la levée du corps à l'église Saint-Louis. Des personnes amies voyant qu'elle ne pouvait surmonter sa douleur, l'ont prise en voiture et l'ont reconduite avant la fin des obsèques, à sa villa.

LES RECHERCHES

Paris, 15 janvier. — Aucune communication nouvelle relative aux recherches du « Dixmude » n'était parvenue mardi matin au ministère de la marine; par conséquent, on ne peut ici confirmer les derniers télégrammes annonçant que des fils téléphoniques semblant appartenir au dirigeable avaient été retirés de la mer.

Cette absence de renseignements du ministère ne peut infirmer ces dernières nouvelles, car les indices recueillis au cours des recherches sont d'abord centralisés à Sciacca par le capitaine de corvette Joubert, attaché naval, qui les transmet immédiatement à la commission d'enquête qui poursuit ses travaux.

UNE INTERPELLATION DE M. FLANDIN

Paris, 5 janvier. — M. Flandin, député de l'Yonne, a avisé le ministre de la Marine qu'il l'interpellerait sur les conditions dans lesquelles a été perdu le « Dixmude ».

Les Élections Sénatoriales du 6 janvier 1924

DANS LE NORD

Aux délégués sénatoriaux

Aujourd'hui, 6 janvier 1924, les électeurs du second degré sont appelés à nommer un tiers des membres du Sénat. Haute Assemblée qui assume, avec la Chambre des Députés, la responsabilité de donner des lois à la France, et de sanctionner ou de modifier la politique de son Gouvernement.

Modifier, à l'heure actuelle, la politique de MM. Millerand et Poincaré, serait exposer notre pays à toutes les aventures, même les plus périlleuses.

Pour éviter ce danger, il faut donc, à tout prix, empêcher un succès, même partiel, des socialistes, communistes et autres internationalistes, dont les utopies nous ramèneraient la guerre.

Il faut assurer l'élection des candidats représentant les nuances principales de l'opinion antirévolutionnaire.

Pour cela, nous l'avons montré hier par des chiffres, le concours de tous les électeurs antisocialistes et anticommunistes est rigoureusement indispensable dans le Nord.

En résumé, et pour appeler les choses et les personnes par leur nom, nous disons aujourd'hui aux délégués sénatoriaux :

Pour bien servir la France; pour assurer la continuation de la politique de MM. Millerand et Poincaré:

Ne votez sous aucun prétexte pour aucun nom de la liste socialiste ni de la liste communiste.

Et, afin d'assurer l'équitable représentation des différentes nuances de l'opinion républicaine,

VOTEZ POUR M. JEAN PLICHON SENATEUR SORTANT, CANDIDAT DE L'ENTENTE REPUBLICAINE ET, APRÈS VOUS ÊTRE MIS D'ACCORD POUR LE NOM A ELIMINER DE LA LISTE DE LA FEDERATION REPUBLICAINE, POUR SEPT DE SES CANDIDATS QUI SONT, PAR ORDRE ALPHABETIQUE, LES SENATEURS SORTANTS EN TÊTE:

MM. Paul Berrez, Charles Debierre, Gustave Dron, Paul Hayez, Auguste Potié, sénateurs sortants; Emile Davaine, ancien député; Albert Mahieu, conseiller général; Léon Pasqual, député.

Si les électeurs ne faisaient pas eux-mêmes l'entente qui n'a pu être réalisée au préalable, ils risqueraient de faire passer au troisième tour les socialistes-communistes, ce qu'ils doivent éviter à tout prix.

***

LE CONSEIL DE L'ENTENTE REPUBLICAINE

Le Comité départemental de l'Entente républicaine [illegible] électeurs sénatoriaux le conseille de se conformer à la discipline suivante, qu'il déclare indispensable pour assurer le succès de la candidature de M. Plichon :

L'Entente républicaine départementale du Nord invite tous les délégués sénatoriaux, partisans de l'ordre, à ne voter, au premier tour de scrutin, que pour M. PLICHON seul.

Avant le second tour, des instructions seront données à la permanence, 65, boulevard de la Liberté, salle de l'Elysée-Courtois, au 1er étage, et par voie d'affiche.

A PROPOS DU VOTE FAMILIAL

Un appel de la Fédération des Familles nombreuses du Nord

Nous recevons la communication suivante:

A MM. les délégués sénatoriaux,

Nous avons posé par écrit aux candidats sénatoriaux la question suivante: Etes-vous d'accord, lorsque la loi sur le vote familial viendra en discussion devant le Sénat, pour la faire aboutir et dans son principe et dans son application?

Ont répondu: oui, par conséquent en faveur du vote familial MM. Bersez, Davaine, Hayez, Mahieu, Pasqual, Plichon, Potié.

Au nom de ses 15.000 adhérents et des 125.000 Français que groupe notre fédération, nous engageons donc MM. les délégués à ne voter que pour ces candidats.

Le Comité de la Fédération des Unions de familles nombreuses du Nord de la France.

***

LA LISTE COMMUNISTE

M. Marcel Cachin remplace M. Porreye

A la suite d'une protestation formulée au sein de l'U.D.U. contre la candidature Porreye aux élections sénatoriales, ce dernier est remplacé en tête de liste communiste par M. Marcel Cachin, député de Paris.

***

UN DISSIDENT COMMUNISTE

Le secrétaire délégué de l'Union Socialiste et Communiste déclare dans une circulaire adressée aux délégués sénatoriaux que « la Fédération du Nord de l'U.S.C. ne présente pas de liste de candidats. Elle fait seulement appel, pour l'amnistie, sur le nom d'un emprisonné, Jean Goldsky...

***

LE REFUS DE LA R. P.

Le Parti communiste a communiqué à la presse la note suivante:

Différentes interprétations ont été données dans la presse régionale sur le refus net de la Fédération communiste d'envisager l'application de la Proportionnelle après le premier tour de scrutin.

Le Bureau fédéral a, en effet, estimé qu'entre le R. P. mode de scrutin légal dont le Parti communiste a demandé l'application à la Chambre lors des derniers débats, et l'offre qui lui a été faite par le Parti socialiste, il y avait un abîme.

La proportionnelle, sous le régime électoral actuel, nous obligerait à confondre sur une même liste les candidats des partis bourgeois et des partis ouvriers et conduirait ainsi les électeurs communistes à déposer dans l'urne des bulletins portant les noms de leurs adversaires.

***

LE MOT D'ORDRE SOCIALISTE

L'organe du Parti socialiste donne aux électeurs de ce parti le conseil suivant:

Votez au premier tour pour les huit candidats du Parti socialiste; après le premier tour, agir au mieux des intérêts du Parti et de la République sociale.

Enfin, un autre organe écrit:

Au second ou troisième tour, rassemblez toutes vos voix sur les candidats de gauche ou d'extrême-gauche les plus favorisés par le premier tour.

Il n'est pas besoin de rappeler ici les raisons, exposées plus haut, pour lesquelles les électeurs républicains doivent déjouer les combinaisons socialistes et communistes en assurant l'élection de M. Plichon et de sept des candidats de la Fédération républicaine.

***

L'HEURE DES SCRUTINS

Rappelons que, pour le Nord, le vote aura lieu à Lille, dans la grande salle des fêtes de la Préfecture.

Le 1er tour de scrutin sera ouvert à 8 h. et clos à midi.

S'il y a lieu, le 2e tour sera ouvert de 2 h. à 5 h., et le 3e tour, de 7 h. à 10 h. du soir.

LIBRES PROPOS

DE MESSINE A SCIACCA

Il y a de cela quinze ans, le sol de la Sicile s'entr'ouvrait et engloutissait, à Messine, en une nuit, cent mille Italiens. Catastrophe d'une brutalité inouïe, sans précédent dans l'histoire! Une immense pitié, une douleur profonde, fit tressaillir le monde. Mais nulle part peut-être elle ne prit une forme aussi spontanée, aussi vive, aussi active, qu'en France. Après les cris d'horreur et les larmes de compassion, la charité publique et privée organisa des équipes de secours. Bientôt, la Croix-Rouge française débarquait en Sicile et se prodiguait auprès des populations éprouvées. Dans toutes les villes de France, on organisait des souscriptions et on recueillait des fonds importants pour les victimes du cataclysme.

Le malheur abaisse les frontières. Il n'y avait plus d'Alpes. Les froissements anciens, les querelles des gouvernants étaient oubliées. Et de cette époque date le ravirement d'opinion qui allait ranger le peuple italien à nos côtés pendant la guerre mondiale.

Or, voici qu'en ce même mois de décembre, cette même Mer Méditerranée est le théâtre d'une catastrophe qui atteint cruellement la France. Un de nos grands navires aériens, chassé par la tempête, sombre avec tout son équipage dans les flots. Après de longues journées d'incertitude et de recherches, on apprend que le rivage sicilien a reçu le cadavre du commandant français.

Est-ce le hasard? N'est-ce pas plutôt une divinité bienfaisante qui choisit, pour y pousser doucement les restes sacrés du héros, cette terrible étrangère ?

Voici qu'en recevant ces dépouilles qui lui viennent du ciel et de la mer, l'Italie a frémi. Elle avait partagé nos angoisses. Elle avait cherché sur les flots et parmi les astres, le grand vaisseau disparu. Ses marins, ses aviateurs, avaient affronté les vagues et les airs dans la tempête, risquant leur vie pour sauver celle de leurs camarades. Prises nouvelles. Mais, un matin, elle aperçut à demi-enseveli sur le sable de Sciacca, un corps qui porte l'uniforme du commandant. Le mystère est déchiré. Le malheur qui nous frappe se révèle dans toute son étendue. Et alors c'est une émotion, dans toute la péninsule, à l'unisson de la nôtre. Le Roi s'en fait l'interprète. La marine, l'armée, le peuple, s'associent, pour rendre à la dépouille mortelle du héros, des honneurs pareils à ceux qu'il aurait reçus dans sa propre patrie.

Le cercueil est transporté à Palerme. Le préfet de cette ville vient le saluer au nom de son gouvernement. Il dit « la pitié immense, la sollicitude fraternelle de tous les citoyens, qui apportent, par leur présence, à la mémoire de l'héroïque victime, l'expression grandiose du regret et de l'admiration du peuple italien ».

La France a envoyé un de ses plus beaux navires chercher le corps de son enfant glorieux... Le torpilleur italien ne le livre qu'à regret. Nos amis et alliés auraient voulu le transporter eux-mêmes jusqu'au port français.

Ce peuple italien a le culte de ce qui est grand, hardi, héroïque. Nous le partageons avec lui. Une fois de plus, les deux sœurs latines ont entendu la voix du sang. Leur cœur a battu à l'unisson. Elles ont reconnu qu'elles étaient les dépositaires et les héritiers des mêmes vertus.

Et c'est un héritage autour duquel on ne se dispute pas.

L'intérêt divise les hommes. Le sentiment les rapproche.

Si des plénipotentiaires français et italiens s'étaient réunis autour d'un tapis vert pour se partager un empire, ils auraient eu bien des sujets d'aigreurs et de discussions. Ils se seraient séparés, la gorge sèche et l'œil sombre, avec les regrets et les rancunes des convoitises mal assouvies, car l'intérêt est insatiable.

Mettons ces mêmes hommes devant le sacrifice le plus rude, devant un acte sublime, devant une œuvre de beauté ou de bonté à accomplir, les voilà [illegible]